

Raymond Bock, France Boisvert, Marie-Ève Sévigny

Michel Lord

Numéro 147, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2012). Compte rendu de [Raymond Bock, France Boisvert, Marie-Ève Sévigny]. *Lettres québécoises*, (147), 38–39.



RAYMOND BOCK

Atavismes

Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2011, 233 p., 24,95 \$.

Histoire de se parler

Il y a une fâcheuse tendance à ne pas appeler les choses par leur nom. Pourquoi qualifier d'« histoires » en page de titre des textes qui sont des nouvelles ? L'histoire (la diégèse) n'est pas un genre littéraire, mais un contenu (ce qui est raconté) auquel donnent forme contes, récits, nouvelles, légendes, romans...

Cela dit, les 13 « histoires », fort bien menées, contenues dans le premier livre de Raymond Bock, *Atavismes*, non seulement sont des nouvelles, mais elles s'offrent comme un kaléidoscope de nombreux sous-genres, allant du récit historique à la science-fiction en passant par les nouvelles psychologique, réaliste, terroiriste et même fantastique, le titre renvoyant à ce qui unit tous ces textes, soit cette *atavi*, cette hérédité héritée de nos ancêtres. Il y a des relents de naturalisme dans cette notion.

Pas étonnant alors de trouver des nouvelles qui plongent dans l'histoire même de la Nouvelle-France, l'imaginaire de Bock étant fortement lié à la fortune et surtout aux infortunes de l'homme québécois, ancien Canadien.

Ainsi, dans « L'autre monde », un coureur des bois survit difficilement dans les Pays d'en Haut à une attaque amérindienne. « Eldorado » élargit le portrait en mettant en scène un aumônier du temps de Roberval qui raconte les horreurs commises par ce vice-roi contre les colons venus des prisons de France créer un « pays virginal » (p. 76), mais qui se révèle une « terre [...] pourrie au-dedans » (p. 77). Dans « Une histoire canadienne », un doctorant découvre les dessous peu reluisants d'un épisode de la révolte des Frères chasseurs en 1837-1838. « L'appel » montre l'envers du terroir avec un couple qui cherche péniblement à s'établir dans le Nord « pour agrandir le pays et l'offrir à une race plus forte que la nature elle-même » (p. 183). Mal leur en prend, car un destin tragique les attend. La révolte a son rôle à jouer dans des nouvelles qui font écho au FLQ et à un certain enlèvement : dans « Carcajou », un ex-ministre libéral est soumis à rude épreuve et reçoit « une leçon [...] sur deux cent quarante ans d'humiliation : la déportation, la Conquête [...] les mesures de guerre, [...] le maudit Trudeau du crisse » (p. 20). « Effacer le tableau » projette quant à elle le Québec dans un futur malencontreusement proche où « [l]a minorisation des francophones du Québec était achevée » (p. 153). La dernière et la plus longue nouvelle, « Le voyageur immobile », offre un prolongement étrange et fantastique à cette préoccupation atavique. Le narrateur hérite de la maison paternelle et y découvre un talisman ayant appartenu à son arrière-grand-père et qui le fait voyager dans le temps. Consciemment « baroque » (p. 203), cette nouvelle ferme le recueil, mais la finale ouverte donne une sorte de prolongement infini à ces « histoires », tragiques pour la plupart.

Certaines nouvelles sont plus personnelles, psychologiques, comme l'émouvante « Chambre 130 » sur la relation père mourant-fils aimant, mais demeurent trempées dans la même obsession de l'héritaire,



RAYMOND BOCK

signe d'un questionnement et surtout d'une inquiétude bien fondée sur le destin du Québec, rarement aussi exacerbée dans nos lettres.



FRANCE BOISVERT

Un vernis de culture

Saint-Sauveur-des-Monts, La Grenouillère, coll. « Migrations », 2012, 222 p., 19,95 \$.

Postmodernité, vraiment ?

Selon le communiqué, c'est « [a]près avoir lu *Frankenstein* de Mary Shelley [que] France Boisvert s'est prise à réfléchir au statut du monstre dans une société aussi effervescente et chaotique que la nôtre où chirurgie plastique, toxicomanie, déculturation et vedettariat se côtoient ».

Cela donne une bonne idée du contenu de ce premier recueil de 20 nouvelles de celle qui a déjà donné *Les samourailles* (1987), un roman postcatastrophique rempli de verve langagière. Par rapport à cette première œuvre, *Un vernis de culture* se fait plus sage de ton, mais non de propos. De facture assez canonique, les nouvelles dépeignent des personnages qui cachent une nature sauvage sous un fort mince vernis de culture. Et encore. Le chanteur de la première nouvelle, « L'appartenance », dont le joul est à couper au couteau, est beau comme un cœur, mais gare à vous si vous abordez le sujet de ses appartenances. C'est plutôt un mouvement vers la douceur qui se produit dans « L'épuisement au masculin », où un homme se féminise après un traitement à l'œstrogène. Puis, c'est au tour d'une fille de montrer son côté sombre dans « La langue verte ». Apparemment douce, douée pour les études de lettres, elle se transforme en harpie et doit être internée pour cannibalisme. Le même type de révélation se retrouve dans « Froufrous et chichis », une perle rare dénichée par un éditeur se révélant capable du meilleur et du pire. Tout comme la femme de la dernière nouvelle, « Agathe et Néron », toute petite, alors qu'il est énorme, mais c'est elle qui est capable de l'avalier.

Certains personnages doivent au contraire refouler leur véritable nature, comme cette jeune fille dans « Descendance » dont les parents ne peuvent accepter qu'elle soit lesbienne et qui « exig[ent] qu'elle soit hétérosexuelle comme tout le monde ». Et c'est « ce qu'elle f[ai]t. Pour leur faire plaisir » (p. 86). La violence a de ces recours...

Des nouvelles semblent être à mille lieues de ces dernières. Ainsi « Teotihuacan », dans laquelle une femme va au Mexique dans le même avion qu'une vieille Inca que l'on entoure d'un immense respect, et qui semble mourir, puis renaître, mais victime d'un sacrifice sanglant, et enfin, c'est la jeune témoin de ces horreurs qui est « désignée » pour remplacer cette vieille appartenant à la « secte de Quetzalcoalt » (p. 104-105). Du coup, elle « vieillit » de cent ans » (p. 105). Réalisme magico-maléfique ? Allez savoir.

Parfois à l'inverse, on assiste à une montée de bons sentiments. Ainsi, dans « Le déni », une femme encourage son mari à aider et à aimer une autre femme qui ruine sa vie dans l'alcool, cela, au mépris de son propre bonheur : « Il n'y a rien de plus important au monde que d'aider les autres. » (p. 124)

Les chutes des nouvelles d'*Un vernis de culture*, on le voit, varient énormément et sont souvent fort étonnantes. Ce l'est encore plus dans « Les fondements », où un homme est absurdement ou cruellement laissé à lui-même par sa femme au terme d'un voyage à Compostelle où il est devenu amnésique. Même scénario final dans « French culture in America ». Cette fois, c'est une femme, en vacances aux États-Unis, qui est victime d'une arnaque ; plongée dans le coma, elle est abandonnée inexplicablement par son mari. Sans doute s'agit-il ici de montrer à quel point les liens du mariage peuvent être ténus ? De manière encore plus bizarre, la finale de « Rencontre du 4^e type » renoue avec ce phénomène. Un homme, en vacances avec sa femme,



FRANCE BOISVERT



est mystérieusement attiré par un original dans un parc de la Gaspésie. À la fin tout s'embrouille et c'est à n'y rien comprendre.

Un vernis de culture est paru dans la collection « Migrations », dirigée par France Boisvert, qui entend se « consacrer » aux œuvres appartenant aux courants de l'américanité et de la postmodernité » (communiqué). C'est l'occasion de se réinterroger sur ce qu'est cette fameuse postmodernité.



MARIE-ÈVE SÉVIGNY

Intimité et autres objets fragiles

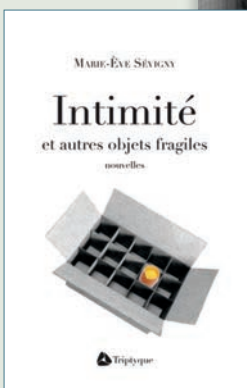
Montréal, Triptyque, 2012, 108 p., 18 \$.

Il suffit de peu...

Étonnamment, une nouvelle du premier recueil de Marie-Ève Sévigny, « À l'ombre », avait paru deux fois dans *XYZ. La revue de la nouvelle*, y compris dans l'anthologie des meilleures nouvelles publiées dans la revue (n° 101, 2010). Force m'est d'avouer que, malgré tout, *Intimité* n'a pas suscité mon enthousiasme.

Question d'écriture sans doute, de cette écriture trop blanche à mon goût, et qui trébuche parfois. La première des dix nouvelles, entre bons sentiments et désolation, ouvre pourtant bien le recueil, un ex-urgentologue en fauteuil roulant cherchant à aider ses semblables dans le parc qu'il fréquente, mais qui lui fait penser qu'il ressemble aux vieillards qu'il observe, lui qui n'a que 35 ans. La narratrice de la nouvelle éponyme met bien en forme sa fuite de la ville et sa réclusion dans la forêt abitibienne où un seul voisin bien intentionné l'exaspère. « Tout sucre, tout beurre » tourne un peu court autour du « verbiage » (p. 40) d'employés d'un entrepôt sur ce qu'ils mangent. Le discours connaît des ratés à l'occasion. Ainsi, un homme et une femme, dans « Une carte à la clé », ont une « nouvelle rechute » (p. 57) et des ébats dans le lit : « nos étreintes ont emballé nos odeurs » (p. 60), soutient le narrateur.

Dans « Les petits papiers », le narrateur, bibliothécaire, s'intéresse à un homme mystérieux, « qui n'attendait pas de permission pour enjamber l'anonymat » (p. 66). On se demande qui pourrait bien donner une



MARIE-ÈVE SÉVIGNY

telle permission. Il avoue par ailleurs qu'il « aimai[t] bien [s] faire les dents sur la frêle ossature de [s]a copine » (p. 67).

La dernière des dix nouvelles, « Le chien Jivago », rachète un peu la mise. Le narrateur se rappelle qu'enfant il croyait que Jivago était un chien, car sa grand-mère relisait constamment le roman de Pasternak et revivait la mort du docteur. On voit mal le lien, mais ça passe pour de l'imagination enfantine. Confinée à une fauteuil roulant (une autre) et fort déprimée,

la dame ne parvient à retrouver goût à la vie que parce que son petit-fils demande à des gens de lui lire des extraits du roman au cours de leurs visites à l'hôpital. Mais pourquoi diable trouve-t-on cette phrase au milieu de la nouvelle : « Le lendemain, bien qu'assise dans son fauteuil, elle contemplait encore le fleuve » (p. 93) ?

Vétilles que tout ça ? Peut-être. Reste qu'il suffit de peu pour gâter une nouvelle.